



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Canadian Libraries

LES SOIRÉES

DU

CHATEAU DE RAMEZAY



255c

LES SOIRÉES
DU
CHATEAU DE RAMEZAY
PAR
L'ÉCOLE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL

LOUIS FRÉCHETTE, WILFRID LAROSE, CHARLES GILL
GONZALVE DESAULNIERS, E. Z. MASSICOTTE
JEAN CHARBONNEAU, GERMAIN BEAULIEU, ALB. FERLAND
HENRI DESJARDINS, ÉMILE NELLIGAN
G. A. DUMONT, ARTHUR de BUSSIÈRES, PIERRE BÉDARD
HECTOR DEMERS, ANTONIO PELLETIER
H. de TRÉMAUDAN, ALBERT LOZEAU

MONTRÉAL

EUSÈBE SENÉCAL & CIE., IMPRIMEURS-ÉDITEURS
20, rue Saint-Vincent

1900

14/00
12/12/16.

Enregistré en 1900, au Ministère de l'Agriculture, par " l'École
Littéraire de Montréal ", société incorporée, conformément
à l'Acte du Parlement du Canada concernant la propriété
littéraire et artistique.

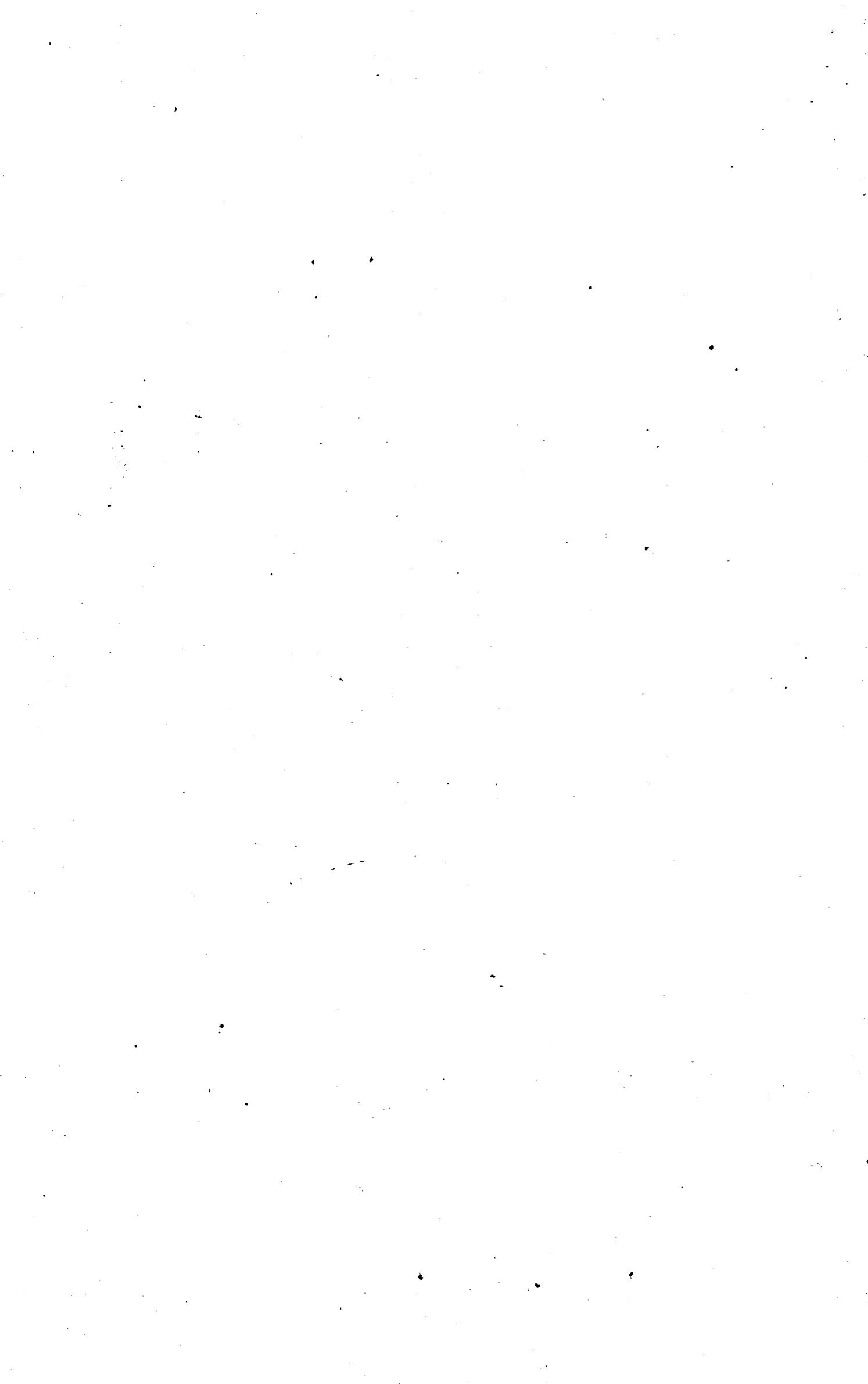
PS
9231
E37

A LA FRANCE

A LA MÈRE PATRIE

CE LIVRE

EST DÉDIÉ



UN MOT AU LECTEUR

Celui qui passerait, un vendredi soir, devant le Château de Ramezay—cette ancienne résidence des gouverneurs convertie en Musée des antiquités nationales—trouverait, contre l'habitude, la grille extérieure ouverte, et s'étonnerait, sans doute, de voir filtrer la lumière par la porte entre-bâillée. Si la curiosité le poussait à entrer, après avoir traversé un sombre couloir garni de portraits, de flèches et de tomahawks, il pénétrerait dans une pièce étroite où il apercevrait quatre avocats, un graveur, deux journalistes, un médecin, un libraire, cinq étudiants, un notaire et un peintre réunis autour d'un tapis

ver l jonché de manuscrits : c'est l'Ecole Littéraire, à laquelle le vieux château donne asile ce soir-là.

Les élèves y discutent les grandes lignes de l'art sous la frimousse de la marquise de Pompadour que le conservateur du Musée a trouvée trop généreusement dévêtue pour être exposée dans la galerie. Comme à Versailles à la lecture de quelque madrigal, l'œil de la belle est souriant. Ironie ! Cet œil ne pleure pas ! il sourit à ses victimes, à celles qui ont le plus à déplorer l'arrachement : les amoureux de la langue.

Mais d'autres souvenirs planent dans l'enceinte de ces murs ; il s'y attache comme la hantise de toute une époque glorieuse. Les plus grands sont là, dans leurs cadres. Les canons qui grondèrent les réponses héroïques, la cloche qui sonna l'adieu, sont là ; il semble qu'un mystérieux écho de leurs vibrations d'airain vient chanter à notre oreille, du fond du passé, pour nous apprendre à faire gronder la victoire et sonner les adieux dans les beaux vers... Monsieur de Montcalm ! tout n'était pas fini !... Monsieur de Lévis ! nous avons ramassé les tronçons de votre épée, et nous en avons fait des styles.

Certes, en la brisant, vous ne croyiez pas que l'on apprendrait encore à écrire et à penser en français à Ville-Marie, en mil neuf cent !

Apprendre à écrire !... Il ne s'agit pas de s'admirer. Les pièces qui figurent dans ce recueil ont été lues, analysées et critiquées au cours de nos soirées du vendredi où les absents se font rares. C'est une école sans maître que l'Ecole Littéraire ; nul n'a le droit d'y éléver la voix plus haut que son voisin. Et comme il n'y a d'autre honneur à briguer que les applaudissements des camarades, quand un vers bien frappé monte dans la fumée des cigarettes ou qu'une page bien sentie retient les souffles, la jalousie n'a pas jeté d'ombre sur notre enthousiasme : les rares compliments, aussi bien que les critiques, y sont sincères. Chacun s'empresse d'y soumettre son dernier travail. Chacun y communique ce qui a pu l'intéresser dans la semaine. Un jour, celui-ci arrivera avec le dernier succès de librairie ; celui-là, avec une primeur ; cet autre apportera Leconte de Lisle, pour bien citer son idole dans une discussion avec tel camarade qui connaît Lamartine par cœur. Après l'étude des manuscrits, vient l'heure des bonnes cau-

series, l'heure où les paradoxes ont libre cours ; les projets se rencontrent, les chimères s'encouragent, les illusions se confondent... Ah ! quand tant d'hommes sérieux s'ennuient à mourir, qu'il est doux de pouvoir s'amuser ainsi !

Nous n'avons communiqué avec le dehors que depuis un an, et ce, par quatre séances publiques auxquelles l'élite de la société nous a fait l'honneur d'assister. Aussi, l'envie a-t-elle dressé sa tête hideuse, et l'ignorance a-t-elle montré sa patte d'ours ! Mais la sympathie que nous ont témoignée les gens de goût nous encourage à publier ce que chacun de nous a écrit de moins mauvais.

Puissent nos compatriotes être moins hostiles que d'habitude aux productions de l'esprit n'émanant pas d'une réputation établie !

Que nos grands confrères de France soient indulgents envers cette voix mal assurée qui leur arrive par delà le siècle et l'Océan : nous travaillons pour la bonne cause. Une nation n'a pas cessé d'être elle-même tant qu'elle a conservé son idiome ; la politique internationale nous en a fourni un exemple, l'an passé.

Les fleurs sacrées des bords de la Seine que nous voulons cultiver ici, ont à souffrir de la neige et des grands vents ; pourtant, si elles sont chétives, l'espèce en est bonne... elles s'acclimateront... nous verrons à ce qu'elles ne meurent pas.

Hardi ! les amis, à l'œuvre !

CHARLES GILL



DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. WILFRID LAROSE

Président de l'École Littéraire

A L'INAUGURATION DES SÉANCES PUBLIQUES

Mesdames et messieurs,

L'École Littéraire de Montréal a aujourd'hui trois ans. Si l'on tient compte du caractère quelque peu inhospitalier de notre pays pour des institutions de ce genre, on peut dire qu'elle est déjà vieille, et pourtant, vous assistez ce soir à une démonstration non équivoque de sa vitalité, de sa jeunesse, de son développement et de ses espérances.

Comme l'indique son nom, elle a pour objet l'étude de la littérature et des grands génies qui l'ont illustrée, mais cela ne l'empêche de cultiver les sciences, de les faire fleurir à côté des belles-lettres,

sous l'inspiration d'un même amour. Savants comme littérateurs sont donc invités à faire partie de l'Ecole Littéraire ; elle sera toujours heureuse de profiter de leur enseignement, de les voir figurer parmi ses conférenciers, parmi ceux qui auront à jouer un rôle principal dans ses séances publiques.

D'ailleurs, pour éviter le froissement des susceptibilités, pour obvier aux inconvénients qui pourraient surgir des différences d'âge, de condition ou d'aptitudes, il est entendu qu'ici, nous sommes tous élèves les uns des autres, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de maîtres attitrés. Que ce soit par telle ou telle voie, par les procédés de l'école classique, romantique, parnassienne, décadente ou naturaliste, nous poursuivons toujours la recherche du vrai, du bon et du beau, en toute liberté, comme en toute bonne foi, à la lumière de la discussion, de l'expérimentation et de la critique.

On nous demandera peut-être : La politique, la religion, qui consument les instants, qui absorbent la vie de tant de monde, qu'est-ce que vous en faites ? — Messieurs, ces deux sujets si explosifs, si dangereux à manier, ont toujours eu et auront toujours, de notre part, tout le respect qu'ils méritent. Aussi, nos règlements pourvoient-ils à ce qu'ils ne servent jamais de thème à aucune controverse.

Pour notre invitation aux littérateurs et aux savants, elle regarde particulièrement ceux d'entre eux qui peuvent disposer d'une plus grande somme de

loisir et nous gratifier d'une collaboration plus active ; elle s'adresse aux étudiants, aux jeunes recrues des professions libérales, aux femmes canadiennes, dont plusieurs, je suis fier de le proclamer devant cet auditoire d'élite et dans ce sanctuaire du souvenir, ont déjà fourni de si authentiques joyaux à l'écrin de notre littérature nationale.

La littérature d'un peuple, c'est le résumé de ce qu'il signifie, c'est le recueil des notes qu'il a préparées lui-même aux contemporains et à la postérité ses juges, pour qu'ils prononcent jugement sur son compte. Nous travaillerons donc, d'un commun accord, à développer la nôtre, à l'enrichir, à l'agrémer d'une substance et d'une physionomie plus expressives.

Nous ne l'ignorons pas, de l'idée à sa réalisation, il y a toujours loin, et ce qui semble beau et désirable à tous est bien souvent ce qu'on a le plus de misère à faire pratiquer à chacun. Si louable que puisse être notre intention, si naturellement qu'elle paraisse devoir s'imposer, pour en assurer le triomphe, il faudra donc du courage. Il en faudra d'autant plus, qu'à l'Ecole Littéraire, il n'y a absolument pas d'argent à faire, et que nous vivons dans un siècle et sur un continent où la dévotion aux choses qui ne paient pas est réputée gaspillage de temps, erreur de jugement, en attendant qu'elle constitue, comme elle s'en va menaçant de constituer, aux yeux de la masse, un

signe certain de déchéance, et j'oserais presque dire : d'aliénation mentale.

N'importe ! ce courage, nous l'aurons, et il ne manquera pas de se soutenir en nous par la jouissance d'une confraternité aussi douce que désintéressée, par l'intelligence de plus en plus nette des choses de cet univers et des attributs de son Auteur, par la conquête graduelle de cette émancipation particulière de l'esprit, de cette liberté sans égale que l'étude offre à ses amis comme une souveraine et ineffable récompense.

Certes, il n'est pas sans valeur ce métal qui nous vient en aide sous tant de rapports et nous tient sous le charme, même des fleurs artificielles dont il borde le sentier de la vie ; mais sans compter que plusieurs sciences contribuent précisément à le procurer, la science en général, la science qui délivre, et, tout néant que vous êtes, vous découvre les merveilles du ciel et de la terre ; qui, en mariant la raison à la foi, élève celle-là jusqu'à la hauteur de celle-ci et vous rend imperméable au fiel de la piété pharisaïque ; la science est quelque chose et vaut que l'humanité lui consacre le meilleur de son être.

La nature humaine a soif d'idéal, mais — tous tant que nous sommes, une courte expérience suffit à nous en convaincre — cet idéal ne réside pas dans les choses d'ici-bas, pour l'excellente raison qu'elles sont périssables et que notre âme est immortelle. Il réside dans le sein de l'Etre Suprême. Or, comment

remonter jusque-là pendant que nous sommes sur la terre, sinon par notre application à concevoir, à découvrir, à admirer et à chanter la sagesse, la puissance, la bonté, l'amour infini, tous les attributs divins qui s'accusent jusque dans le moindre objet de la création ? Qu'est-ce que cela, sinon le point initial de tous les arts et de toutes les sciences ?

Au nom de la science et de l'art, nous nous attacherons donc à connaître et à chanter ce pays qui fut notre berceau, et dont la terre recueillera un jour la cendre de ce que nous aurons été. Et comme la poésie est la plus parfaite expression de l'art d'écrire, nous lui avons entièrement consacré cette première de nos séances publiques. Vous nous en approuverez sans doute, lorsque vous aurez entendu la lecture du drame dont j'ai maintenant le plaisir de vous présenter l'auteur, M. Louis Fréchette, le président d'honneur de notre association.

♦



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

ALBERT FERLAND



I

Un rêve de Watteau

Quand les pastours, le soir des crépuscules roux,
Menant leurs grands boucs noirs aux râles d'or des flûtes,
Vers le hameau natal, de par delà les buttes
S'en revenaient le long des champs piqués de houx,

Bohèmes écoliers, âmes vierges de luttes,
Pleines de candeur blanche et de jours sans courroux,
En rupture d'étude, aux bois jonchés de brous
Nous allions gouailleurs prêtant l'oreille aux chutes

Des ruisseaux dans le val que longeait en jappant
Le petit chien berger des calmes fils de Pan
Dont le pipeau qui pleure appelle tout au loin...

Puis las, nous nous couchions, frissonnantes jusqu'aux
[moelles
Cependant que parfois dans nos palais de foin
Nous déjeunions d'aurore et nous soupons d'étoiles !

II

La Bénédictine

Elle était au couvent depuis trois mois déjà,
Et le désir divin grandissait dans son être,
Lorsqu'un soir, se posant au bord de sa fenêtre,
Un bel oiseau bâtit son nid, puis s'y logea.—
La sœur lui mit au cou, par caprice, une lettre....
L'oiseau ne revint plus : elle s'en affligea.
La vieillesse, neigeant sur la Bénédictine,
Fit qu'elle rendit l'âme, une nuit argentine,
Les yeux levés au ciel, par l'extase agrandis.
Or, comme elle y montait au chant d'un chœur étrange,
Elle vit, demandant sa place en Paradis,
L'oiseau qui remettait sa lettre aux mains d'un ange.

III'

Sainte Cécile

La belle Sainte, au fond des cieux,
Mène l'orchestre archangélique
En la lointaine basilique
Dont la splendeur hante mes yeux.

Depuis que la Vierge biblique
Lui légua ce poste pieux,
La belle Sainte, au fond des cieux,
Mène l'orchestre archangélique.

Et loin du monde diabolique
Qui fait mon front tant soucieux,
Combien je rêve à ces milieux
Que célèbre, mélancolique,
Son orgue d'or au fond des cieux !....

IV

Les Camélias

Dans le boudoir tendu de choses de Malines,
Tout est désert ce soir, la marquise est au bal.

Seuls, de beaux résédas en un glauque bocal
Vont clore peu à peu leurs prunelles calines.
Sur des onyx épars, des bijoux et des bagues
Croisent leurs maints reflets dans des boîtes d'argent.

Tout pleure cette absente ; avec des plaintes vagues,
Le perroquet digère un long spleen enrageant.

Le saxe tinte... Il est aube ;... sur l'escalier
Chante un pas satiné dans le frisson des gazes ;

Tout s'éveille alourdi des nocturnes extases.
La marquise s'annonce au doux bruit du soulier ;

Sa main, effeuille, lente, un frais bouquet de roses,
Ses regards sont voilés d'une aurore de pleurs ;

Au bal, elle a connu les premières douleurs,
Et sa jeunesse songe au vide affreux des choses
Devant la sèche mort de camélias roses.

V

Bohème Blanche

Au temps où je portais des habits de velours,
Eparses sur mon col roulaient mes boucles brunes ;
J'avais de grands yeux purs comme le clair des lunes ;
Dès l'aube, je partais, sac au dos, les pas lourds.

Mais en route aussitôt je tramais des détours,
Et comblant les pions de mes jeunes rancunes,
Je montais à l'assaut des pommes et des prunes
Aux vergers qui bordaient les murailles des cours.

Etant enfin resté loin des autres élèves,
Loin des bancs, tout un mois, à vivre au gré des rêves,
Un soir, à la villa, craintif comme j'entrais,

Devant le crucifix où sa lèvre se colle,
Ma mère ayant pleuré, je lui dis mes regrets,
Et depuis, fus toujours le premier à l'école !

VI

Fra Angelico

Le moine Angelico travaillait dès matines
Au rêve de ses jours en gloire épanoui :

C'est pourquoi le prieur, lors des vêpres latines,
L'a vu souvent rêver dans la nef, ébloui :
Le moine Angelico travaillait dès matines
Au rêve de ses jours en gloire épanoui.

Or un soir que sonnaient les cloches argentines,
Dans sa cellule on vit l'artiste évanoui :
Sous sa robe il tenait le chef-d'œuvre enfoui
Qu'un ange déroba des célestes Sixtines
Pour son Frère toujours à l'œuvre dès matines.

VII

Amour Immaculé

Je sais en une église un vitrail merveilleux
Où quelque artiste illustre, inspiré des archanges,
A peint d'une façon mystique, en robe à franges,
Le front nimbé d'un astre, une Sainte aux yeux bleus.

Le soir, l'esprit hanté de rêves nébuleux
Et du céleste écho de récitals étranges,
Je m'en viens la prier sous les lueurs oranges
De la lune qui luit entre ses blonds cheveux.

Telle, sur le vitrail de mon cœur je t'ai peinte,
Ma romanesque aimée, ô pâle et blonde sainte,
Toi, la seule que j'aime et toujours j'aimerai,

Toi qui restes muette, impassible et qui, fière,
Peut-être me verras, sombre et désespéré,
Errer dans mon amour comme en un cimetière !

VIII

Le Talisman

Pour la lutte qui s'ouvre au seuil des mauvais jours
Ma mère m'a fait don d'un petit portrait d'elle,
Un gage auquel je suis resté depuis fidèle
Et qu'à mon cou suspend un cordon de velours.

“ Sur l'autel de ton cœur, puisque la mort m'appelle,
Enfant, je veillerai, m'a-t-elle dit, toujours ;
Que ceci te protège des vaines amours,
Comme un lampion d'or gardien d'une chapelle.”

Ah ! sois tranquille en les ténèbres du cercueil :
Ce talisman sacré de ma jeunesse en deuil
Préservera ton fils des bras de la luxure ;

Tant j'aurais peur de voir un jour sur ton portrait
Couler de tes yeux doux les pleurs d'une blessure,
Mère... dont je mourrais plein d'éternel regret.

IX**La Passante**

Hier, j'ai vu passer comme une ombre qu'on plaint,
En un grand parc obscur, une femme voilée :
Funèbre et singulière, elle s'en est allée,
Recélant sa fierté sous son masque opalin.....

Et rien que d'un regard, par ce soir cristallin,
J'eus deviné bientôt sa douleur refoulée ;
Puis elle disparut en quelque noire allée
Propice au deuil profond dont son cœur était plein.

Ma jeunesse est pareille à la pauvre passante :
Beaucoup la croiseront ici-bas, dans la sente
Où la vie à la tombe âprement nous conduit ;

Tous la verront passer, feuille sèche à la brise
Qui tourbillonne, tombe et se fane en la nuit ;
Et nul ne l'aimera, ne l'ayant pas comprise.

X

Devant deux portraits de ma mère

Ma mère, que je l'aime en ce portrait ancien,
Peint aux jours glorieux qu'elle était jeune fille,
Le front couleur de lys et le regard qui brille
Comme un éblouissant miroir vénitien !

Ma mère que voici n'est plus autant la même,
Les soucis ont passé sur le marbre frontal ;
Il a perdu l'éclat du temps sentimental
Où son printemps chantait comme un rose poème.

Aujourd'hui, je compare, et j'en suis triste aussi,
Ce front chargé de joie et ce front de souci,
Soleil d'or, brouillard dense au couchant des années ;

Mais, mystère de cœur qui ne peut s'éclairer !
Comment puis-je sourire à ces lèvres fanées ;
Au portrait qui sourit, comment puis-je pleurer !

XI

Potiche

C'est un vase d'Egypte à riche ciselure
Où sont peints des sphinx bleus et des lions ambrés ;
De côté, l'on y voit souple, les reins cambrés,
Une immobile Isis tordant sa chevelure.

Flambantes, des nefls d'or se glissent sans voilure
Sur une eau d'argent plane aux tons de ciel marbrés ;
C'est un vase d'Egypte à riche ciselure
Où sont peints des sphinx bleus et des lions ambrés.

Mon âme est un potiche où se sont décorés
De vieux espoirs mal peints sur sa fausse moulure ;
Aussi j'en souffre en moi comme d'une brûlure,
Mais le trépas bientôt les aura tous sabrés ;
C'est un vase de vie à pauvre ciselure.

XII**Devant mon Berceau**

Avec l'obsession d'un sanglot étouffant,
Combien ma souvenance eut d'amertume en elle,
Lorsque, remémorant la douceur maternelle,
Hier j'étais courbé sur ma couche d'enfant,

En la grand'chambre ancienne aux rideaux de guipure,
Où la moire est flétrie et le brocart fané,
Parmi le mobilier de deuil où je suis né
Et dont se scelle en moi l'ombre nacrée et pure...

Quand je n'étais qu'au seuil de ce monde mauvais,
Berceau, que n'as-tu fait pour moi tes draps funèbres ?
Ma vie est un blason sur des murs de ténèbres,
Et mes pas sont fautifs où maintenant je vais.

Ah ! que n'a-t-on tiré mon linceul de tes langes,
Et mon petit cercueil de ton bois frèle et blanc,
Alors que se penchait sur ma vie en tremblant
Ma mère souriante, avec l'essaim des anges !

XIII

Rêve d'artiste

Parfois j'ai le désir d'une sœur bonne et tendre,
D'une sœur angélique au sourire discret :
Sœur qui m'enseignera doucement le secret
De prier comme il faut, d'espérer et d'attendre.

J'ai le désir très pur d'une amie éternelle,
D'une sœur d'amitié dans le règne de l'art,
Qui me saura veillant à ma lampe très tard
Et qui me couvrira des cieux de sa prunelle ;

Qui me prendra les mains quelquefois dans les siennes
Et me chuchotera maint fraternel conseil
Avec le charme ailé des voix musiciennes,

Et pour qui je ferai, si j'aborde à la gloire,
Fleurir un immortel jardin plein de soleil
Dans l'azur des beaux vers : un livre à sa mémoire.

XIV

Le récital des anges

Plein de spleen nostalgique et de rêves étranges,
Un soir, je m'en allai chez la Sainte adorée
Où se donnait, dans la salle de l'empyrée,
Pour la fête du ciel, le récital des anges.

Et nul ne s'opposant à cette libre entrée,
Je vins, le corps vêtu d'une tunique à franges,
Le soir où je m'en fus chez la Sainte adorée,
Plein de spleen nostalgique et de rêves étranges.

Des dames défilaient sous des clartés oranges :
Les célestes laquais portaient haute livrée ;
Et ma demande étant par Cécile agréée,
J'écoutai le concert qu'aux divines phalanges
Elle donnait, là-haut, dans des rythmes étranges...

XV**L'Idiote aux cloches**

Elle a voulu trouver les cloches,
Les cloches d'or des Jeudis-Saints :
Les pieds meurtris contre les roches,
Elle a couru par les chemins,
 Ah ! lon lon laire,
Les pieds meurtris contre les roches...
On lui criait : "fouille tes poches !" —Nenni ! devers les cieux romains,
Je veux trouver les cloches, cloches,
 Je veux trouver les cloches,
Et je les aurai dans mes mains.
Ah ! lon lon laire eh ! lon lon la.

II

Toujours, aux heures vespérales,
Elle allait, solitaire, aux bois ;
Elle rêvait des cathédrales
Et des bronzes de leurs beffrois ;
 Ah ! lon lon laire ;

Elle rêvait des cathédrales.....
Puis, tout à coup, pleine de râles,
S'élevait, tout au loin, sa voix :
Je veux trouver les cloches, cloches,
 Je veux trouver les cloches,
Et je les aurai dans mes mains.
Ah ! lon lon laire eh ! lon lon la.

III

Un jour, au bord des routes croches,
On la trouva dans un fossé :
Dans la nuit du retour des cloches,
L'idiote avait trépassé ;
 Ah ! lon lon laire,
Dans la nuit du retour des cloches,
A leurs métalliques approches,
Son rêve d'or fut exaucé :
Un ange prit les cloches, cloches,
 Il prit toutes les cloches,
Et les lui plaça dans les mains.
Ah ! lon lon laire eh ! lon lon la.

XVI**L'Homme aux Cercueils**

Maitre Christian Loftel n'a d'état que celui
De faire des cercueils pour les mortels, ses frères,
Au fond d'une boutique aux placards funéraires
Où, depuis quarante ans, le jour à peine a lui.

A cause de son air étrange, nul vers lui
N'ose jamais venir, pas même ses confrères.
Parfois, quelque homme en deuil discute des parères,
Et retourne, hanté de ce spectre d'ennui.

O sage, qui toujours gardes tes lèvres closes,
Maitre Christian Loftel ! Tu dois savoir des choses
Qui t'ont creusé le front et t'ont joint les sourcils.

Réponds ! Quand tu construis les planches péremptoires,
Combien d'âmes de morts, au choc de tes outils,
Te content longuement leurs posthumes histoires ?

XVII**La Romance du Vin**

Tout se mêle en un vif éclat de gaîté verte.
O le beau soir de mai ! Tous les oiseaux en chœur,
Ainsi que les espoirs naguères à mon cœur,
Modulent leur prélude à ma croisée ouverte.

O le beau soir de mai ! le joyeux soir de mai !
Un orgue au loin éclate en froides mélopées ;
Et les rayons, ainsi que de pourpres épées,
Percent le cœur du jour qui se meurt parfumé.

Je suis gai ! je suis gai ! dans le cristal qui chante,
Verse, verse le vin ! verse encore et toujours,
Que je puisse oublier la tristesse des jours,
Dans le dédain que j'ai de la foule méchante !

Je suis gai ! je suis gai ! vive le vin et l'Art !...
J'ai le rêve de faire aussi des vers célèbres,
Des vers qui sonneront les musiques funèbres
Des vents d'automne au loin passant dans le brouillard.

C'est le règne du rire amer et de la rage
De se savoir poète et l'objet du mépris,
De se savoir un cœur et de n'être compris
Que par le clair de lune et les grands soirs d'orage !

Femmes ! je bois à vous qui riez du chemin
Où l'Idéal m'appelle en ouvrant ses bras roses ;
Je bois à vous surtout, hommes aux fronts moroses
Qui maudissez ma vie et repoussez ma main !

Pendant que tout l'azur s'étoile dans la gloire
Et qu'un hymne s'entonne au renouveau doré,
Sur le jour expirant je n'ai donc pas pleuré,
Moi qui marche à tâtons dans ma jeunesse noire !

Je suis gai ! je suis gai ! vive le soir de mai !
Je suis follement gai, sans être pourtant ivre !...
Serait-ce que je suis enfin heureux de vivre ;
Enfin mon cœur est-il guéri d'avoir aimé ?

Les cloches ont chanté ; le vent du soir odore...
Et pendant que le vin ruisselle à joyeux flots,
Je suis si gai, si gai, dans mon rire sonore,
Oh ! si gai, que j'ai peur d'éclater en sanglots !



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

TABLE

LOUIS FRECHETTE

		PAGES
I	—Veronica..	3
II	—La Tête à Pitre..	24
III	—Coq Pomerleau..	47

WILFRID LAROSE

	— <i>Discours d'inauguration..</i>	xI
I	—Parmi les tombeaux..	65
II	—Le Petit Parvenu..	68
III	—Le Succès dans la vie..	79
IV	—Tentation..	105
V	—Entre deux quadrilles..	108

CHARLES GILL

	— <i>Un mot au lecteur..</i>	v
I	—L'Aigle..	119
II	—Aux Malveillants..	120
III	—Ce qui demeure..	121
IV	—Fumée..	123
V	—Première page d'un mémorial..	124

GONZALVE DESAULNIERS

I	—La fille des bois..	161
II	—Le roc Percé..	164
III	—Mon secret..	165
IV	—Angélus..	166
V	—Les pins..	167
VI	—Albani..	169
VII	—La Chevrette..	170
VIII	—Marguerites..	177
IX	—Chanson des bois..	-	178
X	— <i>In memoriam..</i>	179

E. Z. MASSICOTTE

I	—A l'aimée, (1er Rondel)	183
II	—A l'aimée, (2e Rondel)	184
III	—Choisis..	185
IV	—Si tu veux le bonheur..	186

	PAGES
v —Timidité (Rondel)..	188
vi —La Valse..	189
vii —Coincidence..	190
viii —Automne..	194
ix —Instantané champêtre..	196
x —Les Gants..	197
xi —Tombée du jour..	199
xii —Pour celle qui m'a souri..	201
xiii —Sous bois..	203
xiv —Les cypripèdes..	205
xv —Première neige..	208
xvi —Rêve..	211

JEAN CHARBONNEAU

i —Saisons de la vie..	215
ii —Devant un vase grec..	216
iii —Saisons de l'amour..	217
iv —Fantaisie sur les valses de Chopin..	218
v —Quelques mots sur le symbolisme..	220

GERMAIN BEAULIEU

i —Au poète..	255
ii —Reviendront-ils..	256
iii —Pas un sou..	257
iv —Hélas !..	258
v —La jeune mère..	259
vi —La mort d'un papillon..	261
vii —Soit !..	262
viii —Deux espoirs..	263
ix —Les âges du cœur..	264
x —Les cicindélides du Canada..	265
xi —Promenade dans les champs..	269

	PAGES
VIII —Le Talisman..	314
IX —La Passante..	315
X —Devant deux portraits de ma mère..	316
XI —Potiche..	317
XII —Devant mon berceau..	318
XIII —Rêve d'artiste..	319
XIV —Récital des Anges..	320
XV —L'Idiot aux Cloches..	321
XVI —L'homme aux Cercueils..	323
XVII —Romance du Vin..	324

G. A. DUMONT

I —Le Vieux Temple..	329
II —L'Amérique Primitive..	331

A. DE BUSSIERES

I —Kita-no-tendji..	347
II —Simple promenade..	348
III —Comparaison..	349
IV —Soirée allemande..	350
V —Khirma la Turque..	351
VI —Soirée castillane..	352
VII —Journée d'automne..	353

PIERRE BEDARD

I —Doux mystère..	357
-------------------	-----

	PAGES
HECTOR DEMERS	
I —Néron..	361
II —L'Abdication..	364
III —Le drapeau tricolore..	370
IV —Le tir aux pigeons..	371
<hr/>	
ANTONIO PELLETIER	
I —Clair de lune..	377
II —A mon canot..	378
III —A un ami..	381
<hr/>	
H. DE TREMAUDAN	
I —Rimes folles..	385
<hr/>	
ALBERT LOZEAU	
I —Ivresse..	389
II —Le manoir..	390
III —Sans âme..	391
IV —Au bord de la mer..	392
V —Le gueux..	393
VI —Le monastère..	394
VII —Le chêne..	395